Le chant de notre Rhône

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE CHANT DE NOTRE RHÔNE

par Maurice Zermatten

I

Ces deux immensités qui se répondent,
L'espace illimité des eaux, la mer lisse entre les rivages du soleil —
Et la montagne dressée sous le ciel comme une forêt géante d'arbres
[de pierre,
Des pics, des arêtes, des clochers, des gendarmes,
Tout un peuple de cimes, toute une architecture suscitée
Par les forces orageuses du monde —
Ces deux immensités qui se répondent
Les voici jointes l'une à l'autre, unies comme l'homme et la femme
[par l'alliance,
Rassemblées par un fleuve —
Mises bout à bout, à jamais
Par le lien de l'illustre Rhône.

II

Comme on voit des vendangeuses sur des milliers de parcelles
Cueillir les grappes — et remplir les corbeilles —
Comme on voit mille vignerons, les fustes pleines,
Se hâter vers le pressoir
D'où jailliront les flots jaunes du vin :
Pareillement, des centaines et des centaines de glaciers
Pressés jour et nuit,
Implacablement soumis à la puissance des dieux obscurs
Laissent ruisseler leurs torrents à l'écume de neige
Vers le torrent qui les happe au passage
Et ils s'en vont, forts de leur violence accordée,
D'un rythme unique, vers la mer.

III

Lui, le torrent maître, le torrent roi,
Le jeune taureau bondissant,
Le voici qui souffle par ses naseaux de glace
L'impatience en jets ruisselants.
Il frappe, il bondit, il piétine ;
Toutes ces portes fermées, toutes ces entraves et ces barrières
Il les enfonce, il les renverse et il court,
Tombant de la montagne, mugissant de fureur et de joie
De chute en chute
Jusqu'au premier pâturage
Où le voici enfin qui s'apaise
Le mufle écumant dans le jeune gazon.

IV

Il n'était qu'un torrent comme tant d'autres,
— Avec plus d'ambition et d'orgueil —,
Regardez-le qui règne sur la vallée,
Gonflé de droite, gonflé de gauche,
Nourri de toutes les vendanges,
Regardez-le qui prend son rang de fleuve,
Sous les chalets noirs aux blancs regards de fenêtres !
Regardez-le, ce montagnard, ce paysan, qui entre dans la ville
En faisant sonner ses sabots de frêne dur !
Rien ne l'arrête, rien ne peut plus le contenir. Il passe
Cueillant encore dans un grand bouillonnement de son rire
La vendange d'une vallée,
S'étalant dans la plaine soumise,
Allant de droite et de gauche à la rencontre des rivières,
Jouant avec elles, les attirant dans l'ombre des arbres
Pour mieux les étreindre et mieux les étouffer.

V

Pays du Haut Rhône, pays ardent de canicule,
Pays de la pierre et des eaux,
Le fleuve cueille en passant l'image d'une histoire souveraine
Qui rougit les blasons de sang et de colère.
Stockalper du haut des Tours, au carrefour du Monde,
Commande les passages du Nord et du Midi.
La montagne tressaille en ses entrailles orageuses
Où roulent les express de l'Orient,
Chenilles d'acier sous l'écorce du monde.
Et l'on voit qui s'en vont sur des Cervins de glace
Des maisons roulantes, au bord des précipices
Tandis que le fleuve descend de marche en marche
Vers le Soleil et la Mer.

VI

Sur le roc de Rarogne, jusqu'aux trompettes du Jugement dernier,
Le poète dort, couronné de roses.
Quel signe te fut fait, Rilke, quels Anges te parlèrent,
Toi le vagabond d'Espagne et d'Italie,
Pour que tu consentes à élire ce pays de rudesse et de violence ?
Les tours répondent aux tours, de colline en colline,
Au-dessus du miroir vivant des eaux.
Les eaux errent sous les pins sauvages de Finges
A la recherche de quel apaisement ?
Mais il n'est plus de sommeil pour vous, flots, avant la mer !
Ni les vignes, ni les pins ne vous peuvent retenir,
Pas même ces hautes parcelles étroites
Que des paysans obstinés tournent et retournent
Au rythme des fifres et des tambours.

VII

Des villages se penchent de la montagne sur la plaine
Pour regarder le fleuve qui noue autour des monts
Son écharpe mouvante.
Dans les clairières, au milieu des sapins bleus,
La vie a la douceur tranquille et pure des premiers jours.
Villages paisibles suspendus au-dessus du monde, ils se demandent
Pourquoi ce passant court de siècle en siècle
Vers de mystérieuses aventures ?
N'est-on pas heureux sur ces côtes chaudes
Où la vie a des apparences d'éternité ?
Pourquoi faut-il poursuivre au-delà des montagnes
D'illusoires conquêtes qui se dérobent toujours ?
Reste au pays de ta naissance, fleuve...
Il rit et roule entre les peupliers.

VIII

Quelle rage soudain le pousse et quelle délicatesse
Dans le même temps le retient ?
Il se cabre, il mord, puis lèche tour à tour...
Il se cabre contre le roc qui s'avance dans la plaine,
Il se cabre et le mord. Mais le roc porte une église :
Il lèche doucement le socle de Notre-Dame,
Si belle, là-haut, rayonnante de grâce et de pureté,
Il lèche les franges de sa robe
Comme faisaient jadis les pèlerins amoureux,
Qui traversaient les glaciers, le cœur battant d'espérance.
Sion, sous les regards de la Vierge, descend des collines
Vers la plaine ;
Ville jeune et vieille comme tout ce pays,
Ville dressée par ses tours vers le ciel, figée,
Et toute inclinée par la grâce de ses vergers
Vers les souples méandres qui l'invitent vers ailleurs.